

Dessins noirs pour la lumière.

Lorsque Alquier m'a demandé d'écrire un texte destiné à être inséré dans le catalogue de son exposition, j'ai, immédiatement, accepté. Le temps est passé. J'ai commencé à y travailler. Au pied du mur, considérant ma promesse, j'ai vite redouté d'être incapable de la tenir.

Je me heurtais à deux écueils.

D'une part, le fait qu'un artiste écrive sur un autre artiste me paraissait constituer une véritable gageure. En effet, l'artiste étant, toujours, à la recherche de *sa* vérité, il n'a de cesse d'éliminer du champ de son intérêt tout ce qui ne correspond pas *exactement* au "*corpus*" de celui-ci. Ainsi devient-il, qu'il le veuille ou non, qu'il en ait conscience ou non, la dernière personne susceptible de compréhension à l'égard du travail d'un autre artiste, celui-ci serait-il un ami estimé. L'artiste éprouve toujours, devant une œuvre, même (et, peut-être, surtout) s'il en apprécie l'auteur, un besoin d'intervenir, parce que lui, n'aurait pas fait comme ça...

Ensuite, les nombreux moyens qu'Alquier déploie (pigments-liants, pastels, encre de chine, et surtout le dessin) qui constituent l'ensemble de son œuvre, en même temps qu'ils m'interrogeaient, appelaient certainement un développement plus conséquent que ces quelques lignes que je m'autorisais à leur consacrer.

J'ai donc empilé texte sur textes, mais, toujours, le déroulement m'emportait irrémédiablement vers une critique interventionniste, à laquelle je me refusais de céder. J'ai jeté ces textes à pleines poubelles!

Il m'a fallu accepter le fait que je devais, pour pouvoir parler du travail d'Alain Alquier, parvenir à oublier que je suis moi-même peintre. Oublier mes propres certitudes souvent acquises à force de renonciation. Je devais redevenir *non-peintre*. Et je remercie Alain Alquier de m'avoir obligé à me soumettre à cet exercice et à vivre cette expérience.

Ne souhaitant pas évoquer la globalité de l'œuvre j'ai choisi de restreindre mon sujet aux seuls dessins récents.

Mais quels dessins! Alquier *est dans* ses fusains. Quelle force les traverse, quelle lumière les inonde!

Des noirs veloutés, épais, denses qui génèrent la lumière et apportent vie à des noirs plus secs, plus cassants. Des noirs dont l'unique but est d'aider la lumière à advenir, et avec la lumière cette immanence qu'espèrent les artistes. J'aime, particulièrement, ces dessins dans lesquels aucune référence n'est faite à une quelconque figuration, mais, j'accepte parfois qu'un paysage puisse s'immiscer, pour preuve de la réminiscence d'un vécu.

Alquier possède un sens aigu du cheminement de la lumière. Le plus remarquable est qu'il fait circuler cette lumière *au moyen* de masses et de traits noirs. Ses estompages, loin de constituer des reliquats d'hésitations, comme c'est trop souvent le cas, participent de l'œuvre avec la même puissance que les intenses concrétions de fusain dont il possède le secret.

Il sait alterner les rythmes, faire se côtoyer, se superposer les plans et les traits pour amener le regard à la lumière.

Je suis convaincu que toutes ces qualités irradiant des dessins d'Alquier ne seraient pas aussi évidentes si celui-ci n'avait, très longtemps, pratiqué, assidument, la photographie. Probablement est-ce son côtoiement qui a profondément nourri la sensibilité du peintre au cheminement de la lumière et qui lui a donné la capacité de la traduire.

Comme on peut dire de certains dessins (tels ceux de Rodin) qu'ils sont des dessins de sculpteur, je pense qu'il est possible d'affirmer que les dessins d'Alquier sont des dessins de photographe (ou, au moins, des dessins passés par la photographie). Ce n'est pas si courant.